

**Zeitschrift:** Bulletin d'information : études et documents / Association des amis de Jean-Jacques Rousseau

**Herausgeber:** Association des amis de Jean-Jacques Rousseau

**Band:** - (1980)

**Heft:** -: Ville de Neuchâtel, Bibliothèques et Musées

**Artikel:** Une acquisition exceptionnelle : un herbier de J.-J. Rousseau

**Autor:** Matthey, François

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-1080239>

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

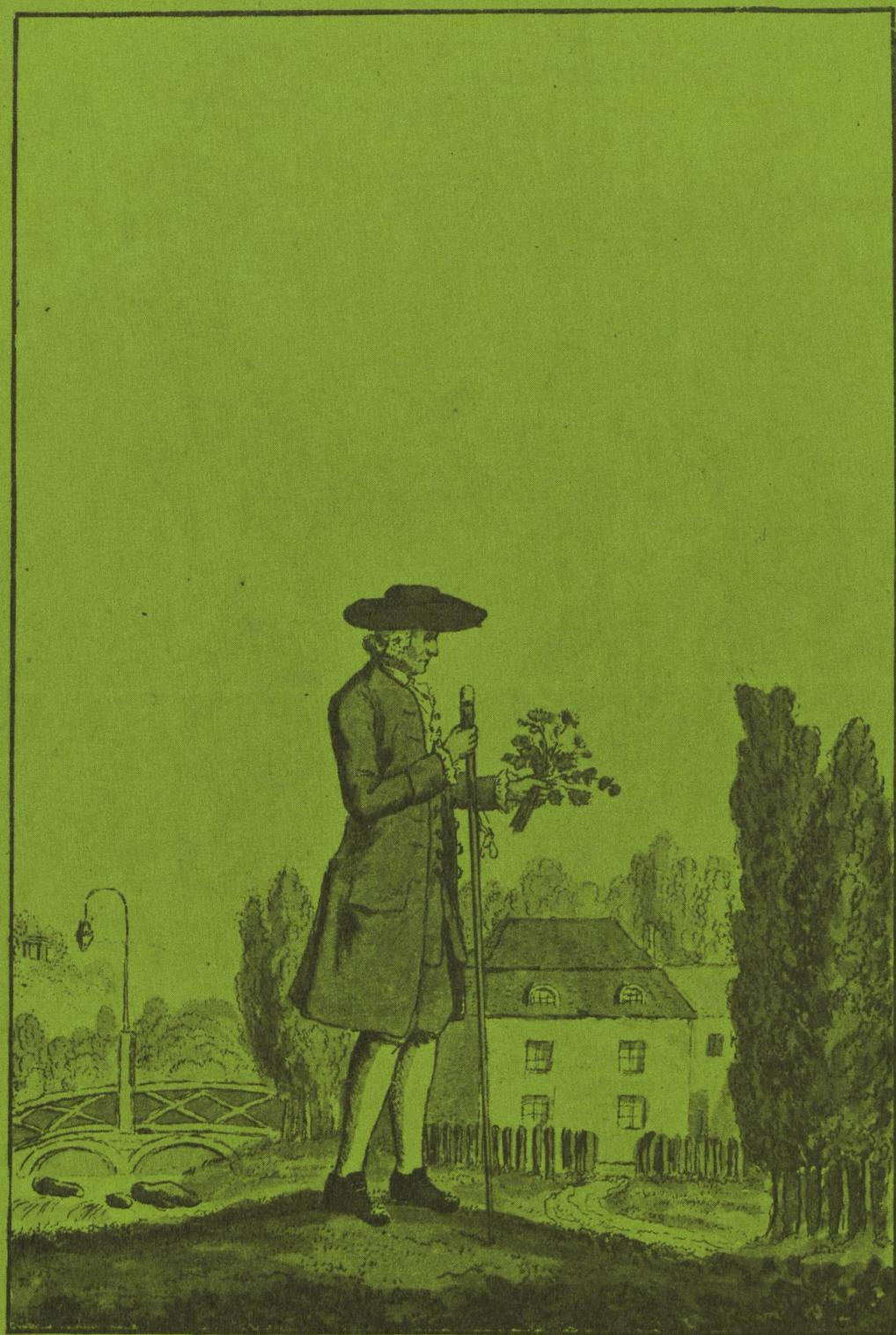
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 03.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

FRANÇOIS MATTHEY

Un herbier de Jean-Jacques Rousseau  
à la Bibliothèque de Neuchâtel



J. J. ROUSSEAU  
*à Ermenonville.*

## Une acquisition exceptionnelle: un herbier de J.-J. Rousseau

Les trois années du séjour de Rousseau dans la Principauté de Neuchâtel ont apporté à l'exilé beaucoup plus que ne le laisse entendre le récit de l'affaire de Môtiers et de la fuite – préparée depuis plusieurs mois – vers l'île de Saint-Pierre. En effet Jean-Jacques avait trouvé au Val-de-Travers un nouvel enracinement administratif qui avait permis la déclaration solennelle par laquelle il révoquait sa citoyenneté genevoise (12 mai 1763). Même s'il ne s'en prévalut jamais par la suite, il avait reçu la «naturalité neuchâteloise» (16 avril 1763). Puis il avait été agrégé à la commune de Couvet, le 1<sup>er</sup> janvier 1765. Il s'était fait des amis dont la fidélité justifiait son jugement sur les Neuchâtelois: «Ils sont fidèles à leurs promesses, et n'abandonnent pas aisément leurs protégés.» Rappelons simplement quelques noms: M<sup>me</sup> Boy de la Tour et sa famille; celle de sa fille mariée à Lyon, la «cousine» Delessert; celle des sœurs d'Ivernois; M. et M<sup>me</sup> Deluze-Warney, propriétaires des fabriques d'indiennes du Bied à Colombier; et, bien sûr, Pierre-Alexandre DuPeyrou devenu, après la fuite de Môtiers, archiviste des papiers de l'écrivain et promu pour l'avenir éditeur de ses œuvres. Enfin, ne l'oublions pas, Jean-Jacques avait découvert à Môtiers un intérêt nouveau pour la nature, si intense qu'il n'allait plus se démentir jusqu'à la fin de ses jours, se développer même en une véritable passion: l'étude de la botanique.

C'est le D<sup>r</sup> Jean-Antoine d'Ivernois qui initia Rousseau à cette science aimable qui alliait pour l'écrivain l'observation attentive aux énigmes de l'identification et de la classification à travers les travaux et publications savantes de son temps. En fait, un divertissement qui entraînait le promeneur solitaire qu'il avait toujours été au sein de cette nature où tout son être physique et toute son âme se sentaient régénérés, et puisaient aux sources mêmes de l'inspiration et de la vie. On a peu de détails sur l'initiation de Jean-Jacques par le savant docteur, auteur d'un catalogue de la flore neuchâteloise. Mais il est certain que l'enthousiasme de Rousseau pour l'étude des végétaux ne tarit pas à la mort prématurée du D<sup>r</sup> d'Ivernois en 1764, mais au contraire devint contagieux, puisque le musicien d'Escherny a pu nous raconter dans ses *Mélanges* (t. III, *De Rousseau et des philosophes*) les équipées joyeuses du groupe d'amis emmenés par Rousseau à la découverte de la flore des montagnes du Jura. Ainsi l'exilé de Môtiers organisera des excursions de plusieurs jours jusqu'au Chasseron, dans la région du Creux-du-Van, ou vers le Doubs et La Ferrière en compagnie de DuPeyrou, ou d'autres compères, tels Abram Pury, d'Escherny, le justicier Clerc. Il convoquait à l'occasion un spécialiste, en l'occurrence le célèbre naturaliste des confins des Franches-Montagnes, Abram Gagnebin de La Ferrière; excursions au cours desquelles s'oubliait l'orage qui amassait peu à peu ses nuées sur Môtiers. D'Escherny en est témoin, et Jean-Jacques le confirme dans une lettre à DuPeyrou datée de Monquin, le 16 septembre 1769. Relatant l'échec de son herborisation au Mont-Pilat, il compare l'attitude de la petite troupe française et ses souvenirs du Val-de-Travers. «Il me semble que malgré la pluie nous n'étions pas maussades à Brot ni les uns ni les autres!»

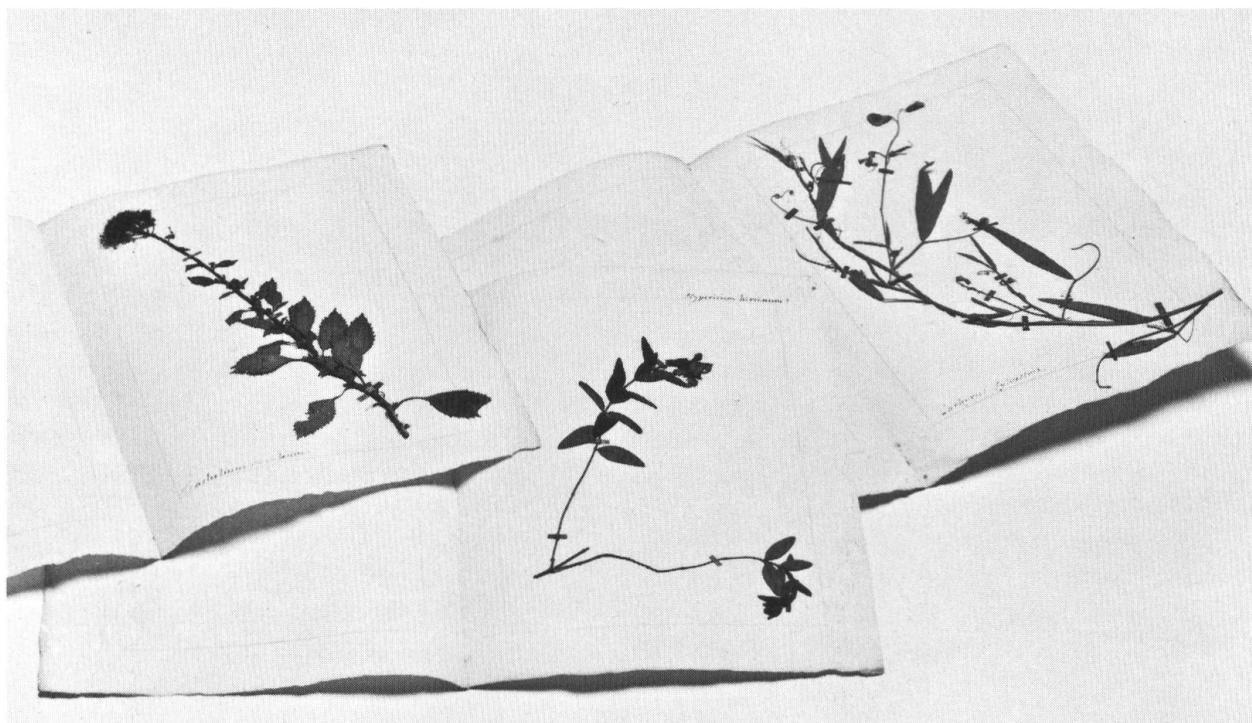
A cette activité qui va servir de dérivatif aux soucis, aux persécutions, aux errances des années d'Angleterre et du retour en France (où le proscrit éprouvera le besoin de se cacher sous le pseudonyme de Renou) Rousseau a consacré des pages immortelles, tout particulièrement dans les *Confessions* et dans les *Rêveries*. L'une, la septième, est même entièrement consacrée à la botanique. Il y analyse sa découverte d'une activité innocente et bénéfique qui dans la solitude le distrait intelligemment des préoccupations qui l'accablent; d'une récréation pour l'œil et pour l'esprit, d'une étude que l'on peut poursuivre à loisir, et qui n'a aucun rapport avec l'usage pharmaceutique des plantes sous forme de drogues, tel qu'il l'avait vu pratiquer dans sa jeunesse par M<sup>me</sup> de Warens. «Arretez-vous dans une prairie emaillée à examiner successivement les fleurs dont elle brille, ceux qui vous verront faire vous prenant pour un frater, vous demanderont des herbes pour guérir la rogne des enfans, la galle des hommes ou la morve des chevaux. Ce dégoutant préjugé est détruit en partie dans les autres pays et surtout en Angleterre grâce à Linnaeus qui a un peu tiré la botanique des écoles de pharmacie pour la rendre à l'histoire naturelle.» («Septième promenade» des *Rêveries du promeneur solitaire*, dans *Œuvres Complètes*, éd. Bibl. de la Pléiade, t. I, p. 1064). Jean-Jacques recherchera tout autre chose dans l'étude des végétaux: une compréhension profonde de cette nature qui est la seule source de réconfort. «Je ne cherche point à m'instruire: il est trop tard. D'ailleurs je n'ai jamais vu que tant de science contribuait au bonheur de la vie. Mais je cherche à me donner des amusemens doux et simples que je puisse goûter sans peine et qui me distraisent de mes malheurs. Je n'ai ni dépense à faire ni peine à prendre pour errer nonchalamment d'herbe en herbe, de plante en plante, pour les examiner, pour comparer leurs divers caractères, pour marquer leurs rapports et leurs différences, enfin pour observer l'organisation vegetale de manière à suivre la marche et le jeu de ces machines vivantes, à chercher quelquefois avec succès leurs loix générales, la raison et la fin de leurs structures diverses, et à me livrer au charme de l'admiration reconnaissante pour la main qui me fait jouir de tout cela.» (op. cit., p. 1068) Le résultat de ce travail distrayant et enrichissant, qui d'une part maintient l'esprit en éveil, et lui procure d'autre part une joie proche de l'extase, fait percevoir au philosophe Rousseau la source première de l'existence du monde et le plaisir intense qu'on peut trouver à en sonder les mystères. Des plantes séchées, conservées en herbiers sont autant de témoins qui, à tout instant, peuvent évoquer le souvenir de lieux, d'idées, d'états d'âme, d'incidents évanouis depuis longtemps dans l'oubli. Ouvrir son herbier, c'est retrouver le temps de son initiation à l'observation précise du monde végétal, et la forte impression que lui ont laissée les paysages de forêts, de lacs, de bosquets, de rochers... «ces montagnes dont l'aspect a toujours touché mon cœur: mais maintenant que je ne peux plus courir ces heureuses contrées je n'ai qu'à ouvrir mon herbier et bientôt il m'y transporte» (op. cit., p. 1073). Ces allusions, rédigées dans les derniers mois de la vie du grand écrivain, ne peuvent que s'appliquer au séjour dans la Principauté et au passage à l'île de Saint-Pierre, puisque ces lieux sont la seule région «suisse» où Jean-Jacques ait cueilli son «foin» et composé des herbiers. Leurs feuillets, avec leurs plantes séchées, classées, répertoriées, lui rappelaient donc au soir de son existence un séjour dont, grâce à la botanique, les aspects lumineux resurgissent; face trop souvent éclipsée dans le cône d'ombre projeté par les derniers livres des *Confessions*.

Parmi toutes les archives laissées à DuPeyrou par Rousseau, et devenues le fonds de manuscrits conservés à la Bibliothèque de notre ville dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, ne se trouvait malheureusement aucun herbier. Combien de nos précieux documents évoquent pourtant la botanique! L'esquisse d'un dictionnaire de botanique; la pasigraphie, cet essai si original, code de signes destinés à remplacer les descriptions verbales si complexes que Rousseau tentait de déchiffrer dans les traités savants de son temps

(ill. 19); les lettres si nombreuses où l'écrivain traite de botanique – dont la célèbre suite de brouillons des *Lettres élémentaires sur la botanique*. Quant à l'iconographie conservée dans la collection Perrier, ainsi qu'au Musée Rousseau de Môtiers, elle recèle maintes gravures représentant Rousseau herborisant – image du philosophe vieilli, légèrement voûté, s'appuyant sur une canne et tenant dans l'autre main un bouquet de fleurs. Le peintre Mayer l'avait croqué ainsi dans le parc d'Ermenonville, et Moreau le Jeune en fit une gravure si prisée à l'approche du romantisme que les imitations en furent innombrables. La version que nous présentons ici (ill. 20) a ceci de particulier que Jean-Jacques y est représenté coiffé de son tricorne, alors qu'il le porte généralement sous le bras. Mais si nous avons pu retrouver et exposer au musée l'un des lacets confectionnés par Rousseau et l'une des assiettes en étain qu'il avait offertes à la société de tir du village, aucun témoin des herborisations ne subsistait dans le pays de Neuchâtel.

Or cinq grandes boîtes contenant un herbier de Rousseau – ou en tout cas une large portion d'herbier – furent mises en vente chez Sotheby en novembre 1979. Grâce au legs de M<sup>me</sup> Lucie Clerc dont la Bibliothèque de la Ville venait de bénéficier, ainsi qu'à l'appui de l'Association des amis de J.-J. Rousseau, il fut possible d'enlever l'enchère et de ramener à Neuchâtel un document inestimable, confirmant de façon tangible l'apport du séjour neuchâtelois à la vie et à la personnalité de Rousseau. En effet les herbiers ont joué un rôle considérable dans l'existence du proscrit. Il en a confectionné de nombreux, pendant et après le séjour de Môtiers. Une partie de la correspondance des exils successifs concerne les achats et les échanges de plantes séchées et de graines. La confection des herbiers révèle les qualités acquises par Jean-Jacques dans sa jeunesse d'apprenti graveur, et dans son métier de copiste de musique; le soin que l'on découvre dans l'écriture des textes mis au net; son goût pour la clarté et la simplicité lié à des exigences d'artiste. Jean-Jacques est sensible à tout. Il signe la présentation avec autant de minutie que lorsqu'il choisissait des étoffes pour ses robes d'arménien, ou le petit gris de ses bonnets fourrés. Dès le séjour de l'île de Saint-Pierre on devine qu'il prend grand plaisir à orner son herbier: il plie en deux la feuille de papier vergé, y dessine en rouge un cadre dans lequel il dispose la plante identifiée avec certitude en la fixant sur la page avec des bandelettes de papier doré (ill. 18). A la veille de recevoir le décret d'expulsion de son paradis retrouvé, il écrivait à DuPeyrou (15 octobre 1765): «J'aurois besoin d'un cahier de papier doré pour mes herbiers.» Rousseau est tout entier dans ce besoin de bienfacture qui ajoute la beauté au travail de l'esprit. Il achève la présentation de l'objet en calligraphiant le nom de la plante, classée selon le système de Linné. De même que nos artisans jurassiens créaient (avec quelle finesse) leurs propres outils afin de fabriquer leurs merveilleux mouvements d'horlogerie, Rousseau veut un instrument de travail qui fasse plaisir à voir et à manier. Car il s'agit bien d'un outil qu'il emportera avec lui, ou se fera envoyer, où qu'il aille s'établir.

En Angleterre il reprit ses chères herborisations à Wootton. Elles le lièrent d'amitié avec d'autres botanistes amateurs, telle la Duchesse de Portland à laquelle il voudrait offrir quelques échantillons de la flore conservée dans «les chiffons» (il s'agit des feuilles de papier buvard où il serrait les doubles et les plantes non encore identifiées) qu'il avait «apportés de Suisse» (Wootton, 12 février 1767). Précieux compagnons qui ne le quittent plus! On les retrouve dans le refuge de Trye-Château, chez le Prince de Conti où un jeune naturaliste de Montpellier, Joseph Dombey, lui fait don d'un herbier, merveilleux présent que Jean-Jacques décrit ainsi dans une lettre à DuPeyrou (10 juin 1768): «Je suis occupé maintenant à mettre en ordre un très bel herbier, dont un jeune homme est venu ici me faire présent, et qui contient un très grand nombre de plantes étrangères et rares, parfaitement belles et bien conservées. Je travaille à y fondre mon petit herbier que vous avez vu, et dont la misère fait mieux ressortir la magnificence de l'autre. Le tout



18. Quelques feuilles de l'herbier acquis en novembre 1979 (photo J.-P. Baillod).

19. J.-J. Rousseau, «Signes ou abréviations pour les descriptions et caractères des plantes», manuscrit autographe, Bibliothèque de la Ville (photo J.-P. Baillod).



J. J. ROUSSEAU  
*à Ermenonville.*

20. J.-J. Rousseau herborisant à Ermenonville, gravure aquarellée anonyme inspirée de Mayer, fin XVIII<sup>e</sup> siècle, 137×92 mm, Bibliothèque de la Ville, collection Perrier (photo J.-P. Baillod).

forme dix grands cartons ou volumes in-folio, qui contiennent environ quinze cens plantes, près de deux mille en comptant les variétés. J'y ai fait faire une belle caisse pour pouvoir l'emporter partout commodément avec moi. Ce sera désormais mon unique bibliothèque; et, pourvu qu'on ne m'en ôte pas la jouissance, je défie les hommes de me rendre malheureux désormais.» Cette caisse le suivit à Lyon, et c'est en herborisant de la Grande Chartreuse à Grenoble, dans le Grésivaudan et à La Tronche qu'il découvrit sa retraite de Bourgoin. Période de sombre mélancolie où la botanique semble être le seul réconfort de l'écrivain. «C'est une distraction, qui m'est nécessaire absolument.» (A Laliaud, 26 septembre 1768.)

Pourtant l'entreprise des *Confessions* l'accapare au point qu'il songe à abandonner ses chères études... nécessaires sans aucun doute à sa santé morale, échappatoire à tous ses tourments. Les séjours de Bourgoin et de Monquin, le retour à Paris par Lyon et Montbard, où il sera accueilli par Buffon, sont ponctués d'excursions à la recherche de plantes, de mousses et de lichens. Installé à Paris, il ne cessera plus d'en parcourir les alentours de Versailles à Vincennes, des bois de Montmorency et de Meudon au parc de St-Cloud, le long de la Seine, au bois de Boulogne et sur le Mont-Valérien. Bernardin de Saint-Pierre fut parfois son compagnon de promenade. Il a évoqué avec tendresse Rousseau, tôt levé, occupé, tout en prenant son petit déjeuner, «à arranger sur du papier les plantes qu'il avait cueillies l'après-midi de la veille». On sait que le philosophe, toléré à Paris, gagnait sa vie en copiant de la musique. Composer des herbiers l'arrachait à la monotonie et à la concentration fatigante de ce travail. Il en offrit à ses amis et aux amateurs disposés à s'intéresser à de telles collections. Ces herbiers portatifs devaient, dans son projet, contenir 60 plantes, et l'accumulation de ces cahiers aurait petit à petit fourni aux botanistes amateurs l'ensemble de la flore des environs de Paris. Cette innovation pédagogique rencontra peu de succès et Rousseau l'abandonna. Mais l'idée didactique sous-jacente se concrétisa dans les *Lettres élémentaires sur la botanique* qui forment un véritable cours d'initiation à la détermination des principales familles de plantes. Cette suite était destinée au profane, en l'occurrence la fille de M<sup>me</sup> Delessert à Lyon, la petite Madelon. Un herbier accompagnera la huitième lettre qui amène le cours à son terme (1771–1773). Ermenonville, enfin, sera un cadre rêvé pour la passion de Jean-Jacques; se promener dans le parc, seul ou avec le fils du marquis de Girardin, herboriser encore et toujours, sera l'agrément de ce séjour jusqu'au dernier matin de la vie de l'ancien citoyen de Genève.

Les cinq grandes boîtes d'herbier, format in-folio, acquises par la Bibliothèque de Neuchâtel, sont certainement liées à ces derniers mois de l'existence de Rousseau. Elles portent à l'intérieur du couvercle des étiquettes marquées A S<sup>aa</sup> Girardin. Il ne peut s'agir du marquis Louis-René de Girardin qui offrit à Rousseau l'asile d'Ermenonville; mais peut-être de Stanislas de Girardin son fils, qui s'intéressa à la musique du copiste compositeur dès 1775 et recueillit pour les publier en 1781 les romances groupées sous le titre de *Consolations des misères de ma vie*. Le contenu de ce grand herbier est très divers; il va des feuilles de papier buvard in-folio pliées en deux pour sécher les végétaux, ou de belles pages, maculature d'éditions, réservées au même usage, avec leur fouillis de plantes non encore identifiées, aux feuillets à vergeures cernées du trait carré à l'encre rouge où le spécimen s'épanouit, retenu par les bandelettes de papier doré, avec la nomenclature calligraphiée par Rousseau. On peut suivre tout le travail de détermination, car on y trouve des fleurs et plantes enveloppées de billets couverts de notes où Rousseau exprime parfois sa perplexité. Une épingle retient ces bouts de papier autour des échantillons réunis en bouquets. Toutes les notes ne sont d'ailleurs pas de la main de Rousseau et il faudra une longue patience pour pouvoir peut-être un jour identifier ces correspondants, vendeurs ou donateurs, dont Jean-Jacques corrige parfois les erreurs

d'identifications. Il est émouvant de le découvrir ainsi en plein travail, dans toutes les phases de son étude de la botanique, et en proie aux difficultés que les livres spécialisés du XVIII<sup>e</sup> siècle ne lui permettaient de résoudre qu'à grand-peine. Combien de fois a-t-il répété que les ouvrages de botanique n'étaient faits que pour ceux qui la connaissaient déjà, et qu'il manquait le livre permettant de s'initier à cette science. Les *Lettres élémentaires sur la botanique* représentent la tentative géniale de combler cette lacune. Leur méthode pédagogique est un modèle.

Si toutes ces notes proposent le mystère de leur graphisme à notre curiosité, l'herbier lui-même pose des problèmes que nous n'avons pu encore résoudre. Malgré ses dimensions et le nombre considérable de feuillets qu'il contient, il ne semble pas être complet, si l'on se reporte à la numérotation des boîtes. Elles sont étiquetées N° 1, N° 2; l'une a perdu son étiquette; puis nous trouvons 5 et 6. Par contre l'ensemble est trop important pour ne pas suggérer l'un des herbiers principaux de Rousseau. Mais lequel?

De tous ceux que Jean-Jacques a confectionnés, un certain nombre a subsisté. Dans l'édition des *Oeuvres complètes* de Rousseau (Bibliothèque de la Pléiade, t. IV, 1969), les introductions, notes et notices bibliographiques concernant la botanique nous renseignent avec précision. L'herbier destiné à Madelon Delessert se trouve, avec les lettres envoyées (Neuchâtel possède les brouillons), propriété du baron Hottinger, descendant des Delessert de Lyon. Il contient 168 plantes.

En 1772 Rousseau avait composé pour Julie Boy de la Tour un herbier de 101 plantes. Julie était la fille de M<sup>me</sup> Boy de la Tour qui avait offert l'usage de la maison de Môtiers au proscrit. Par les liens d'amitié qu'il manifeste, cet herbier aurait eu sa place dans notre pays neuchâtelois. Mais son destin l'a éloigné définitivement de son contexte rousseauiste. La fille de Julie, M<sup>me</sup> Henri Faesy, en fit don à la Bibliothèque de la Ville de Zurich en 1833. Si Neuchâtel a plusieurs fois emprunté quelques feuillets de ce document à Zurich pour diverses expositions, l'herbier n'a pas fait l'objet d'une présentation complète au public avant le début de 1980. Il existe un herbier au Musée Carnavalet (8 plantes seulement). Il y est parvenu par legs d'un M. Rainaud. Ces quelques pages, reliées en un volume cartonné, provenaient de la famille Girardin.

On sait par la correspondance de Rousseau qu'il adressa à la Duchesse de Portland deux échantillons d'herbiers portatifs. On n'en connaît pas la localisation. Leur taille empêche en tout cas de penser que l'herbier de Neuchâtel pourrait avoir quelque lien avec eux, isolés ou regroupés.

De ces petits herbiers destinés à former des séries, Jean-Jacques en envoya à M. de Malesherbes en 1771 et 1773. «Je comptois diviser ces herbiers par petits portefeuilles ou cahiers, chacun de cent plantes; mais la petitesse du format, et aussi ma pauvreté m'ont forcé de réduire ces cahiers à soixante, pour les rendre plus portatifs et commodes.» (18 avril 1773.) Malesherbes renvoya ces cadeaux à Rousseau pour lui éviter la peine de continuer ce travail, et sans doute les frais... et l'écrivain en fut blessé!

En 1976 un libraire parisien mit en vente un herbier de «204ff. sous portefeuille plats carton, à attaches de l'époque». Il renfermait 99 plantes sur 100 à l'origine, «insérées entre 2 feuilles de papier vergé, soigneusement montées, et portant de la main de Jean-Jacques Rousseau la mention du nom latin de chaque plante». Il devait s'agir d'un des fameux herbiers portatifs. Sa localisation présente nous est inconnue, en dépit de nos enquêtes.

Le Musée des Arts décoratifs de Paris a la chance de conserver un petit herbier de mousses, lichens et algues (réuni in-12). Il figurait au centre de l'exposition commémorative consacrée à Rousseau par ce musée en 1978. Ce précieux livre cartonné, acquis chez un antiquaire berlinois en 1910, devint la propriété du comte de Rambuteau qui en fit don au Musée.

Ermenonville possède également, et à juste titre, un modeste herbier de 13 feuillets, consacré à la flore du lieu. Il fait partie de la Collection Girardin, déposée au Musée Jacquemart-André à Chaalis.

M. Bernard Gagnebin, auteur des notices bibliographiques de l'édition des *Oeuvres complètes* dans la Bibliothèque de la Pléiade, met en doute l'attribution à Rousseau de l'herbier conservé au Muséum d'histoire naturelle de Paris. Il est constitué principalement de plantes exotiques des Guyanes assemblées par le botaniste J.-B. Chr. Aublet. Rousseau y aurait ajouté des plantes et des notes. D'après la tradition cet herbier aurait été acheté à Thérèse Levasseur par des grainetiers, MM. Denaiff.

Restent deux herbiers qui ont quelque ressemblance avec celui de Neuchâtel. L'un a disparu lors de la tourmente de la Seconde Guerre mondiale détruit (?) dans les bombardements ou au cours de la bataille de Berlin. Il s'agit de l'herbier in-quarto qui comportait onze volumes et que Rousseau conserva jusqu'à sa mort. Donné par Thérèse au médecin Lebègue de Presle, il entra à la suite d'une vente au Musée Européen de Paris en 1823. On le retrouvera au Musée botanique de Berlin, sans qu'on sache comment il y parvint. Faut-il y voir une conséquence de la guerre de 1870? Les dimensions de ces volumes interdisent de les identifier avec les grandes boîtes vertes qui nous sont parvenues. Mais l'armoire dans laquelle ils étaient serrés contenait également trois cahiers: a) registre du «grand herbier» de Dombey; b) mise au net des «Characteres botanici», et c) «Catalogue des Plantes que contient l'Herbier fait par M. J. J. Rousseau et qu'il a laissé à mademoiselle de Girardin l'ainée.» Ce titre nous paraît intéressant puisqu'il prouve, que la famille Girardin avait en main d'importants documents, en rapport avec les études de botanique de Rousseau, comme le montre aussi les pages du Musée Jacquemart-André. Il faudrait vérifier si ce catalogue était, ou n'était pas celui de l'herbier disparu.

Par ses dimensions l'herbier de Neuchâtel pourrait être une portion du «grand herbier» donné par Dombey à Rousseau, augmenté de plantes cueillies, achetées ou reçues par Rousseau, dont il fit le catalogue en 1770. On a perdu la trace de ce «grand herbier». Deux traditions le concernent: l'une veut que Rousseau l'ait donné à Daniel Malthus lorsqu'il décida de vendre ses livres de botanique en 1775–1776; l'autre, version du marquis de Girardin, prétend que Rousseau vendit livres et «grand herbier» à un certain Louis Dutens. Mais était-ce une façon de détourner l'attention? On sait aussi par l'affaire des manuscrits des *Confessions* que Girardin ne rendit pas tous les documents que l'écrivain laissait à sa mort. Serait-il resté dans la famille Girardin, les éditeurs ne s'intéressant qu'aux manuscrits, et non aux objets évoquant matériellement la vie de l'homme illustre? A. Jansen, dans son étude *J.-J. Rousseau als Botaniker* (Berlin, 1885), éprouve les mêmes doutes. Il fait remarquer que le marquis de Girardin eut beaucoup de peine à rendre les papiers dont il avait pris possession à la mort du philosophe; et qu'il trouva moyen, je cite, «noch manche Handschriften sich zu sichern, die bis heute in seiner Familie verblieben sind. Was das Herbarium betrifft (il s'agit de l'herbier in-quarto de Berlin), so meldete er in einer rührenden Schilderung von Rousseau's Ende, dass er derselbe durch mündliche Verfügung seiner ältesten Tochter zum Andenken vermacht hätte» (p. 257). On sait que Thérèse contesta l'authenticité de ce récit. Le «grand herbier», ou un autre, aurait-il été mis en réserve pour Stanislas? Nous ne saurions nous aventurer davantage en ces terrains mouvants. Les énigmes subsistent. Quoi qu'il en soit, l'acquisition de la Bibliothèque ne saurait être sous-estimée. Il s'agit bien d'une pièce maîtresse dans les fonds de manuscrits et de pièces iconographiques de nos collections rousseauistes neuchâteloises. Voilà un témoin de plus qui nous rend Jean-Jacques Rousseau encore plus proche, encore plus vivant.

François MATTHEY